

BREVET DE TECHNICIEN SUPERIEUR

CULTURE GENERALE ET EXPRESSION

Durée : 4 heures

L'usage de la calculatrice électronique et du dictionnaire est interdit.

PREMIERE PARTIE/ SYNTHESE (/ 40 points)

Risque et progrès.

Vous rédigerez une synthèse objective et ordonnée des documents suivants :

- Document 1 :** Sari M. BOREN
Le Courrier de l'Unesco
Octobre 1998.
- Document 2 :** Pascal BRUCKNER,
La Tentation de l'innocence,
1995.
- Document 3 :** Roy LEWIS,
Pourquoi j'ai mangé mon père,
Extrait du chapitre 6,
1960.

DEUXIEME PARTIE : ECRITURE PERSONNELLE (/ 20 points)

Vous répondrez d'une façon argumentée à la question suivante en vous appuyant sur les documents du corpus et sur vos connaissances personnelles :

Faut-il craindre, selon vous, les aspects imprévisibles du progrès ?

DOCUMENT 1

Imaginez un paquet de corn-flakes intelligent. Un capteur mesure la quantité de céréales qu'il contient. Le processeur, qui « sait » quand il sera presque vide, envoie l'information au réseau de la maison. Un signal est alors envoyé à votre fournisseur, pour commander un autre paquet de corn-flakes. Montrez maintenant un tube d'aspirine à un écran situé dans votre salle de bain en réseau et vous verrez apparaître le site web du fabricant ou des informations sur les effets de ce médicament. Ou encore, sortez une boîte de potage aux champignons, un vieux sac de carottes et d'autres réfugiés de votre réfrigérateur et mettez-les sur la table de votre cuisine. Elle vous suggèrera plusieurs recettes et vous récitera la marche à suivre au fur et à mesure que vous exécuterez.

Dans tous les cas, il s'agit de rendre les tâches quotidiennes aussi simples et automatiques que possible, de manière à libérer du temps pour se détendre ou réfléchir. Mais si votre maison commande tout à votre place, depuis la nourriture jusqu'au tube de rouge à lèvres, les commerçants et les fabricants n'auront pas de mal à se faire une idée très précise de votre vie. Les écrans disposés chez vous ne vous bombarderont-ils pas de messages publicitaires, qui permettront de faire baisser les coûts ? Ne vous pousseront-ils pas à la consommation ? Par exemple, votre concessionnaire automobile pourra vous rappeler que votre voiture a besoin d'un réglage mais, en consultant votre compteur kilométrique, il saura aussi quand vous envoyer de la publicité pour vous pousser à en changer. Le problème qui se pose, comme face à toute nouvelle invention, est de savoir l'utiliser au mieux tout en gardant le contrôle de sa vie privée.

« Nous avons le sentiment de leur donner trop de pouvoir sur notre vie. Et nous savons aussi, pour l'avoir constaté à maintes reprises, qu'elles ne résolvent pas les problèmes de notre vie quotidienne ».

Henry Jenkins, spécialiste des médias et professeur de littérature au MIT(1), rappelle aussi que les nouvelles technologies font toujours peur.

Faire confiance à la machine, ajoute-t-il, veut non seulement dire s'en remettre à la technologie mais aussi aux entreprises qui la fabriquent. Or celles-ci, pensent de nombreuses personnes, sont avides de profits à court terme, planifient l'obsolescence(2), se désintéressent des vrais besoins des consommateurs et négligent la qualité. Qu'advient-il si nous rendons notre culture de plus en plus dépendante des machines que nous ne comprenons pas, que nous ne savons pas réparer et qui ne nous inspirent pas confiance ?

Sari M. BOREN
Le Courrier de l'Unesco
Octobre 1998

(1) MIT : Massachusetts Institute of Technology de Boston, aux Etats-Unis.

(2) Obsolescence : fait d'être démodé.

DOCUMENT 2

Qu'est-ce que la technique elle-même, en tant que volonté de domination de la nature, sinon la réalisation de nos fantasmes d'enfance alors que, dépendants et fragiles, nous nous rêvions, par contrecoup, bébés omnipotents ? (A la sortie de la première d'un film américain Chérie, j'ai agrandi bébé, histoire d'un savant distrait qui, à la suite d'un incident de laboratoire, voit son fils de deux ans grandir de plusieurs mètres et semer la terreur dans le voisinage, de nombreux petits garçons et filles interrogés par un reporter de la télévision avouaient leur désir d'être développés de la sorte afin de pouvoir corriger leurs maîtres et leurs maîtresses, battre leurs camarades et pour certains même tuer toutes les figures de l'autorité, parents et professeurs. Le contraste était frappant entre la candeur des visages et l'horreur des propos tenus. L'innocence de l'enfant, disait déjà saint Augustin, tient à la faiblesse de ses membres, non à ses intentions). Or la technique, c'est son génie, permet d'échapper aux contraintes de l'espace et du temps, de jouir de l'illusion de quasi-ubiquité. De l'avion qui d'un coup d'ailes nous transporte sous d'autres cieux et fait du voyageur une particule en apesanteur au dessus du globe jusqu'à la conduite automobile qui nous rend maîtres d'un bolide de plusieurs tonnes, la technique décuple nos capacités réduites, souligne la disproportion qui sépare les forces réelles d'un homme des possibilités vertigineuses que lui donnent ses outils.

[...]

On dirait un conte de fées, s'exclame Freud en évoquant l'invention des lunettes, du télescope, de l'appareil photo, du gramophone. Car ces créations mettent à la portée de chacun les pouvoirs jadis attribués aux seuls mages ou chamans(1). Tous les délires de grandir, agir à distance sur le monde, vaincre la pesanteur, éprouver la toute-puissance de la pensée peuvent être satisfaits en appuyant sur une touche, en traversant une cellule photo-électrique. Même les portes s'ouvrent automatiquement devant nous : comme si notre conscience commandait directement aux objets. Qu'est-ce que le progrès aux yeux du consommateur ? La forme supérieure de la magie. Ces prothèses fabuleuses dont nous disposons ne sont pas seulement d'une très grande beauté et ingéniosité : leur sophistication est telle que nous ne comprenons pas leur fonctionnement et n'avons d'autre ressource que de leur faire confiance. Prendre l'avion, une voiture, un médicament, c'est croire dans leur solidité, leur efficacité, leur fiabilité. N'était le crédit accordé à tous ces auxiliaires et conforté par l'usage, nous n'oserions jamais les adopter. La technique est aussi un acte de foi. Pour un profane, il n'y a pas moins de mystère dans un téléviseur ou un transistor que dans la formule d'un envoûteur qui vous jette un sort (informatique, électronique sont d'ailleurs ces termes cabalistiques chargés de désigner l'inexplicable). La complexité des opérations mentales nécessaires à la fabrication d'une puce d'ordinateur rend ces instruments impénétrables à leurs utilisateurs. Cela explique les relations de rage, d'adoration et de jeu que nous entretenons avec eux, les prières que nous leur adressons, les insultes et les coups que nous leur appliquons, quand ils nous font l'affront de tomber en panne. Ces petits esclaves mécaniques nous mettent en fureur dès qu'ils se détraquent : nous exigeons d'eux un dévouement sans faille et voyons dans leur dérèglement une mauvaise action dirigée contre nous.

Nous ne sommes donc pas maîtres des instruments de notre maîtrise. Mais pour nous venger de leurs défaillances, de leur stupide et entêtant secret, nous disposons d'une ressource imparable : le remplacement. Reproductible en série, l'objet industriel est peut-être le siège d'une combinaison obscure mais il n'est pas sacré (seul son prix est un obstacle à son acquisition). Son destin est de passer et d'être changé. La technique nous fascine autant qu'elle s'est banalisée. Et nous ne manifestons aucune gratitude pour les progrès époustouflants de la vitesse ou de la médecine. Un retard de quelques dizaines de minutes en train nous scandalise, un ascenseur qui tarde à venir, un distributeur d'argent trop lent nous font hurler. Quant à

l'incapacité de la science à contrer certaines maladies, elle nous choque au-delà de tout : incurable est le seul mot obscène du vocabulaire contemporain. Nous ne voyons plus les améliorations incroyables réalisées depuis un siècle, nous ne percevons que les carences. Le miracle de l'invention perpétuelle est devenu une routine. Le progressisme des choses attise notre fièvre : nous exigeons chaque jour dans tous les domaines des perfectionnements rapides. La technique nous entretient dans la religion de l'avidité : avec elle le possible devient souhaitable, le souhaitable nécessaire. Le mieux nous est dû. L'industrie, la science nous ont accoutumés à une telle fécondité que nous pestons quand les trouvailles se raréfient, quand il faut surseoir à la satisfaction. « C'est insupportable », nous exclamons-nous : grosse colère d'un enfant capricieux qui trépigne devant un jouet et s'écrie : j'en ai envie.

Pascal BRUCKNER,
La Tentation de l'innocence,
1995

(1) Chaman : prêtre-sorcier qui aurait le pouvoir de deviner ce qui est caché, de deviner l'avenir.

DOCUMENT 3

- Eh oui, cette fois tu as passé les bornes, Edouard ! rabâchait oncle Vania, tout en mastiquant à belles dents une épaule de cheval, le dos au feu.
- Tu l'as déjà dit, fit remarquer père qui, lui, s'attaquait à une côte de bœuf dans le filet. Qu'est-ce qui ne va pas avec le progrès, je voudrais le savoir ?
- Progrès, progrès, c'est toi qui lui donnes ce nom, dit oncle Vania. Par-dessus son épaule, il jeta dans le foyer un cartilage décidément incommestible. Mi, j'appelle ça de la rébellion. Aucun animal n'a jamais été conçu pour dérober le feu au sommet des montagnes. Tu as transgressé les lois établies par la nature. Tu en seras puni. Oswald, passe-moi un morceau d'antilope, j'en prendrai volontiers.
- Moi, je vois la chose au contraire comme un grand pas en avant, persistait père. Peut-être un pas décisif. Evolution n'est pas révolution. Pourquoi serait-ce de la rébellion ?

Oncle Vania pointa, lui, une clavicule accusatrice.

- Parce que ce faisant tu t'es expatrié de la nature, Edouard. Ne vois-tu pas quelle damnée prétention c'est là ? quel orgueil, quelle outrecuidance, pour ne pas dire plus ? Tu étais un simple enfant de la nature, plein de grâce, d'ardeur et d'innocence, Edouard ! Tu étais un des éléments de l'ordre établi, acceptant ses dons et ses peines, ses joies et ses terreurs, un élément du majestueux ensemble formé par la flore et la faune, vivant avec lui en parfaite symbiose, avançant avec lui dans le rythme solennel et infiniment lent des changements naturels. Or, maintenant, qu'en est-il de toi ?
- Eh bien, qu'en est-il de moi ? dit père.
- Coupé ! aboya oncle Vania. Séparé ! Exilé !
- Coupé de quoi ?
- De la nature, de tes racines, de tout vrai sentiment d'appartenance, Edouard ! De l'Eden !
- Et toi non ? demanda père.
- Non. Moi je persiste à n'être qu'un simple enfant, et innocent, de la nature. Ta façon d'agir passée, présente et future, je la désapprouve de tout mon être. J'ai fait mon choix. Je reste singe.
- Encore un peu d'antilope ? dit père en souriant.
- Je goûterai plutôt de l'éléphant, merci. Mais ne crois pas pour ça que tu me dames le pion, Edouard. Quand l'animal a faim, il mange ce qu'il trouve, même si ce n'est pas de ses aliments habituels : la loi naturelle de l'instinct de conservation.

[...]

- Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, dit oncle Vania d'un ton hargneux, en se reculant un peu sur son derrière.
- D'ailleurs, continuait père, sommes-nous déjà sortis de la nature, comme tu le prétends ? Pourquoi le feu ne serait-il pas une forme d'adaptation, exactement comme la girafe allongeant son col, ou le cheval conglutinant ses doigts de pied ? Suppose que la glace descende jusqu'ici. Cela prendrait des siècles à me faire repousser une fourrure. Et d'autres siècles à m'en débarrasser ensuite, quand le climat se réchaufferait. Imagine que j'invente une fourrure amovible ? Tiens, il y a une idée là-dedans..., dit-il songeur, tandis que l'oncle Vania grognait de mépris. Bien que dans la pratique, continuait-il, les sourcils froncés, je ne voie pas comment l'appliquer... En attendant, le feu fait bien l'affaire, dit-il, on peut à volonté réduire la chaleur et l'augmenter. C'est de l'adaptation, ça, donc de l'évolution, seulement nous y arrivons beaucoup plus vite, un point c'est tout.
- Voilà ! Voilà l'erreur ! ô misérable prétention d'homme que tu es ! s'écria oncle Vania. De quel droit accélérer les choses ? De quel droit pousser à la roue, au lieu de te laisser conduire ? Tu veux bousculer la nature, mais sois tranquille, elle ne se laissera pas faire. Un jour tu t'en apercevras.

- Mais bon sang, dit père indigné, n'est-ce pas la même chose ? Plus vite ou plus lentement, ou est la différence ?

- La différence, cria l'oncle Vania, c'est que c'est une vitesse démentielle ! Vouloir faire en un jour, en un an, ce qui devrait prendre des milliers, des millions d'années – à supposer, ce qui me semble hautement improbable, que ce soit cela qui doive se réaliser. Personne n'est fabriqué pour vivre à ce rythme infernal ! Ne me rebats pas les oreilles avec ton évolution, Edouard, et d'ailleurs, ce n'est pas à toi de décider ni si ni comment tu dois continuer à évoluer.

Roy LEWIS,
Pourquoi j'ai mangé mon père,
Extrait du chapitre 6, 1960.